



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 17.

MAI 1959.

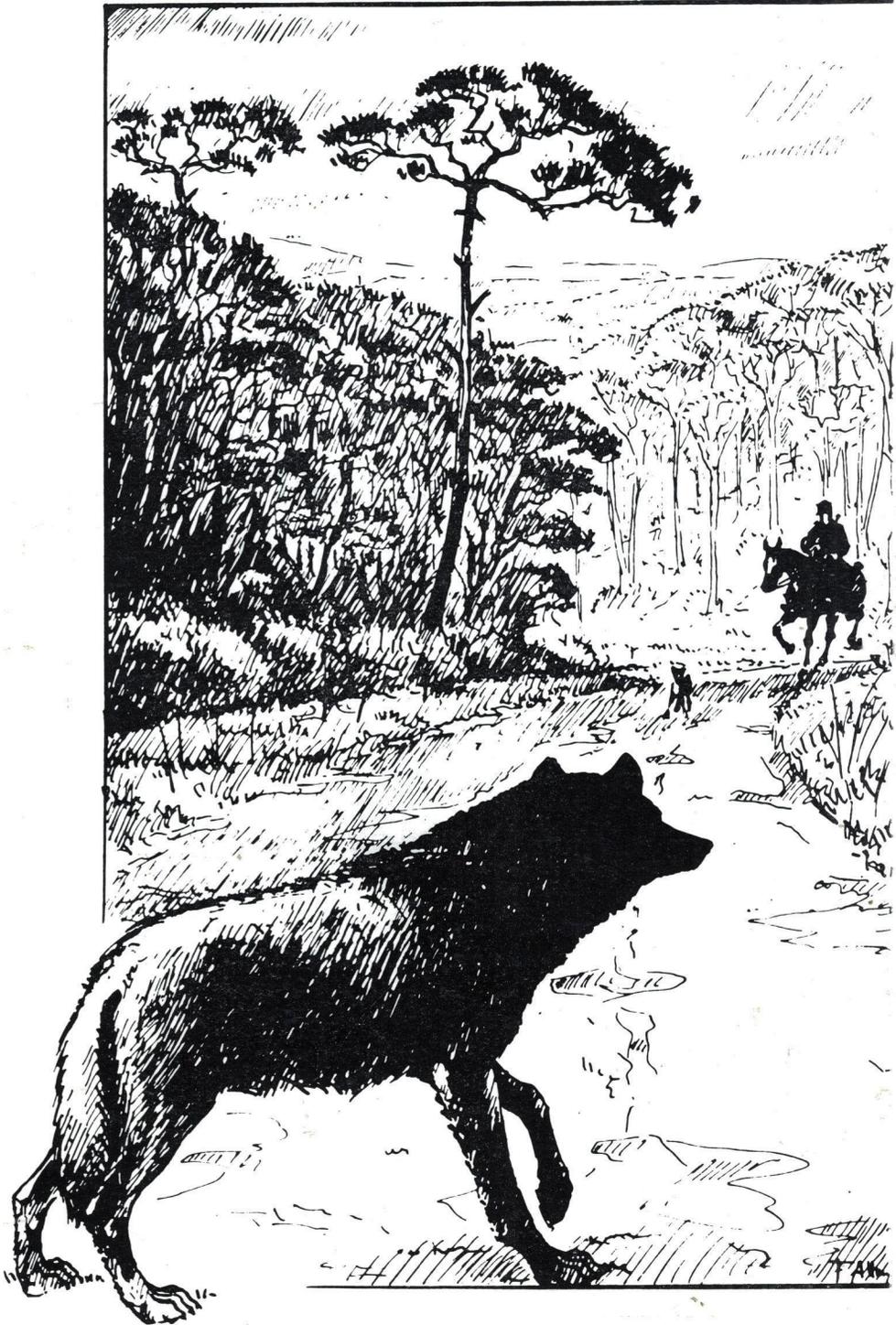
Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(suite)





CHAPITRE PREMIER

Au moment où l'oncle de mes trois amis avait son remarquable équipage de harriers gris, il était locataire de la chasse de la grande propriété du Lèche, commune de Saulge, des bois de ce domaine et de ceux de Vacheresse, situés non loin de la commune de Moulismes et s'étendant en direction de Lussac-les-Châteaux; cela formait une assez grande étendue de mauvais bois, mais très fourrés, et ayant été un des endroits préférés par les loups quand il en passait dans la région. Or en fin septembre 1890, on vint prévenir le locataire de ce bois et Maître d'Equipe des fameux harriers, qu'un loup avait été vu rôdant vers ses bois. Sachant très bien que ses harriers, habitués à courir des lièvres, ne prendraient pas la voie, il écrivit au Vicomte Emile de la Besge, pour l'inviter à venir quêter et essayer de chasser ce loup. Nous étions mes camarades et moi en vacances; cet événement dépassait toutes nos espérances, les jours on y songeait, la nuit on en rêvait, pensez donc : voir le Grand Maître avec ses chiens travaillant une voie de loup! Le grand jour arriva, le rendez-vous avait été mis non loin du grand étang du Lèche, à l'entrée des bois près de la ferme dite de Forêts. Nous étions, nous, les collégiens, arrivés à cheval au moins une heure à l'avance, pour être sûrs de tout voir; nos yeux n'étaient pas assez grands. Nous commencions à désespérer tellement notre impatience était vive. Enfin au bout d'une allée du bois, nous vîmes se profiler de loin la silhouette d'un cavalier suivi de quelques chiens. C'était « Lui »!

Peu à peu nous suivions sa marche, il arriva près des personnes présentes, quelques veneurs ou cavaliers venus de Montmorillon. Le Grand Maître salua les grandes personnes, principalement le propriétaire des harriers et les

veneurs, mais nous, les jeunes, nous le saluâmes bien bas avec une déférence pleine d'admiration; il répondit courtoisement et se mit en quête vers les endroits présumés fréquentés par les loups à l'habitude. Car ces bois M. de la Besge les connaissait à fond, tellement il en avait chassés dans ces parages autrefois.

Tandis qu'il s'en allait devant nous, mes amis et moi nous pûmes l'examiner à loisir. J'avoue que nous avions été un peu déçus par sa tenue et par le petit nombre de ses chiens. Nous savions qu'il dédaignait plus que jamais le faste et les tenues chamarrées, il était vêtu d'un grand caoutchouc en tissu noir, mais verdissant, il avait une cape qui était décolorée, mais il montait une jument de pur-sang bai brun foncé; et lui, avec ses petites moustaches blanches, malgré le peu de recherche de sa mise, il avait grand air, et était très distingué avec des traits très fins, bien qu'il fût très âgé. Nous le suivions de loin, pour ne pas le gêner; parmi ses chiens de grande origine et bien typés, il devait y avoir : Chandos, Calchas et Morico, que j'avais vus à une exposition canine à Poitiers. Les chiens qu'étaient bien; à un moment donné, un se récria avec une belle gorge de hurleur, un peu profonde, bien timbrée, mais les autres refusèrent cette voie. Dans ces bois il y a des fossés de séparation qui sont énormes, et pas de passages faciles. A un moment donné, il fallut changer d'enceinte, un de ces fossés se présenta; le Grand Maître qui appuyait ses chiens, à ce moment arriva à l'obstacle, sans même le regarder ni s'en soucier, et la jument de pur-sang, d'un bond souple et facile, se trouva de l'autre côté, pendant que nous les jeunes nous étions arrêtés n'osant pas aborder la largeur de ces fossés, qui en plus sont très profonds; force nous fut de faire un grand détour pour le rattraper; ça il nous avait bien épatés! Malheureusement il ne trouva pas de loup, malgré sa ténacité et sa science; l'animal était parti. Mais j'avais eu la satisfaction de voir en action celui dont la renommée était si grande et dont j'avais si souvent entendu raconter les prouesses.

C'est un souvenir.

CHAPITRE II

Enfin après des années passées à finir mes études, et à faire mon année de service militaire, je revins au bercail, et retombai à Gençay, encore avec des amis charmants, qui avaient aussi un Équipage de lièvre renommé, c'était : le Docteur Pineau, qui avait sélectionné depuis des années une race dite de « Brou » (son habitation), de petits bâtards tricolores, typés, ayant du sang d'une petite harrier tricolore et d'un bâtard Poitevin : Roublard, à M. de Bernède, qui avait eu son heure de célébrité; les chiens du Docteur avaient non seulement du modèle, mais avaient des qualités extraordinaires, train, gorge de hurleurs, débrouillards et chasseurs, beaucoup faisaient le chemin d'une façon parfaite; on sait qu'à la chasse du lièvre cette qualité est essentielle.

Je m'étais réuni à eux mais j'avais toujours conservé mes grands bâtards du Haut-Poitou, que j'achetais chaque année chez MM. de Grailly. A ce moment-là, j'avais comme chiens, ayant des qualités de premier ordre : Chandos, Tartarre, Sauterelle, Ricaneur, Clair de lune, Postillon, etc... Notre meilleure année a été de trente-cinq lièvres, dont onze de suite, et neuf renards forcés sans s'être terrés; les bons chiens du D^r Pineau ont été : Salambo, Matho, Glaneuse, Mitaille, Topaze, Eme-raude, etc...

Puis le Docteur ayant cessé de chasser à cheval, j'ai continué, en augmentant le nombre de mes acquisitions chez MM. de Grailly, car en plus de leur excellente origine, les chiens de cet Équipage avaient de très sérieuses qualités, et ils ont été parmi mes meilleurs chiens de loups avec quelques autres venant des Équipages de MM. Bordier de Saint-Maixent, Hubert de Grandmaison, et mon

ami le Dr Maisonnay, qui avait des descendants de la vieille Brunette au Vicomte Emile de la Besge. Ceux de mes chiens qui ont été extraordinaires sur cette voie sont : Wagram, Chambertin, Réjane, Noctambule, Quasimodo, Mohican, Galopin, Ollor Quenotte, Quiproquo, Maraudeur (50 % de loup), Brimbaleau, Royale, Gençay, Gaudriole (25 %), Rasta (50 %), Farceur, Querelle, Flambeau.

On sait que le courre du lièvre est une excellente école pour former un veneur, et je reconnais que ces quelques années en compagnie de vieux maîtres très expérimentés, m'ont aidé à m'instruire d'une façon efficace. Car, comme dit le Comte Lecouteulx de Canteleu, « la chasse du lièvre est peut-être la plus fine de toutes les chasses et, au dire de beaucoup de bons veneurs, la clef de toutes. Un fin chasseur de lièvres est certainement un bon veneur ». Ayant écouté et suivi les bons conseils de ces praticiens chevronnés, j'ai commencé à mener moi-même mon petit équipage.

Comme les loups, à mes débuts, ne faisaient pas parler d'eux dans ma région, j'ai continué à prendre indifféremment quelques renards, des chevreuils et des cerfs quand j'en rencontrais dans mes petits déplacements. J'avais, en plus de mon début d'expérience, l'impétuosité de la jeunesse, la foi dans les chiens et dans le succès, et cet instinct qui ne s'acquiert pas. Je ne reculais devant rien, pas même les départs en pleine nuit, pour aller attaquer à plus de 25 kilomètres; j'avais des chiens archi-entraînés, puis je n'ai jamais voulu garder une médiocrité, tout chien inférieur était pendu aussitôt.

Pendant cette période, avec des succès assez réguliers, se place une chasse assez originale. J'étais dans une propriété près de la commune du Vigeant, en septembre, et un matin de très bonne heure je monte à cheval; pour intéresser ma promenade j'emmène avec moi deux bâtards et une chienne mâtine, « Fanchette », qui était quoique sans race, extraordinaire, chassant très vite et criant bien; parmi les bâtards j'avais la très jolie chienne Poitevine « Sauterelle », une rapprocheuse rare avec une superbe gorge; je pars donc n'ayant pas déjeuné puisque je ne

devais pas rester longtemps absent. Les bois m'attirant, je me dirige vers les massifs boisés, de quelques centaines d'hectares, d'instinct je vais vers un petit étang, au milieu du bois, et où je me disais que s'il y avait des animaux, c'est de ce côté que je trouverais des voies, puisqu'ils iraient s'y désaltérer; ce sont de mauvais bois, ayant surtout des landes ajoneuses, des brandes, de maigres taillis de chênes, et quelques sapinières éparses. Mais ces landes sont très intéressantes pour voir travailler des chiens, car on peut les suivre tout le temps ou presque, et les juger; ce sont des enceintes qu'aiment les animaux de passage, mais ils n'y restent pas à demeure. Ceci pour dire que l'on ne peut être sûr d'y attaquer, comme on veut.

Ce jour-là mes prévisions furent réalisées, et avant d'arriver à l'étang, en suivant un sentier humide, j'aperçois dans la glaise des pieds de biche et de cerf « de temps »; les chiens qui étaient restés un peu en arrière arrivent, et aussitôt « Sauterelle » évente aux branches et se récrie, avec sa si jolie voix profonde de hurleur, les deux autres suivaient mais n'en avaient pas grande connaissance; la chienne fait le tour de l'étang, dont les bords sont pleins de petits et grands joncs sur une assez grande largeur, en criant de temps à autre et très excitée, puis elle démêle assez vite les allées et venues, et finit par suivre d'autorité un grand chemin, cela pendant huit cents mètres au moins, puis elle saute en criant vers la gauche, dans ces étendues de bruyères et de brandes, et avec ce galop basculé de Poitevin, qui passe si bien au piquant, je la suis et la contemple dans son beau travail de rapprocher, je l'apercevais onduler dans ces petits fourrés, les autres chiens peu à peu s'y intéressaient; j'ai pu ainsi profiter de ce plaisir, en traversant ensuite deux enceintes de taillis, puis il y eut un arrêt en rentrant dans de grands sapins, pleins de fougères en sous-bois, arrêt de courte durée, petit moment d'émotion, car je sentais arriver l'instant décisif. En effet, haletant, j'étais près de ces trois chiens, comme si j'en avais eu quarante sous le fouet, j'attendais... quand tout à coup à dix mètres de moi, j'entends un fracas de branches, et ce bruit si

particulier du bond des animaux quand ils sortent de leur reposée; j'entreperçois deux biches et un daguet, très grand, avec de superbes dagues, très longues et bien en lyre. Alors c'est le récri des trois chiens qui, par un heureux hasard, déharden le daguet et l'emmènent. A ce moment j'avais des regrets amers de n'avoir pas emmené tous mes chiens, mais le sort était jeté, il fallait suivre. J'avais un très bon cheval « Nic », un alezan un peu cabochard au départ, mais ayant du train, du fond et passant partout; je le mets à grande allure; quoique peu nombreux, les chiens marchaient comme des enragés. L'animal après s'être fait battre dans les bois pendant une demi-heure, débuche vers le grand étang de Saint-Liguaire, je sors du bois avec cinq minutes de retard seulement quand ils abordent la plaine, je perds cinq autres minutes à faire le tour de l'étang, et après, je n'ai pu rattraper la chasse, je l'entendais au loin, mais j'avais beau galoper à train de course il me semblait que je n'avançais pas, et pourtant je connaissais bien le pays; en arrivant sur la route de Saint-Martin-l'Ars à Pressac, j'étais complètement semé, mais j'avais devant moi les fameux bois de Charroux, et un renseignement d'un laboureur m'indiqua que les chiens étaient vers l'étang de Combourg, touchant la forêt de Charroux. Je pique un nouveau temps de galop, et, sans donner le temps de souffler à mon cheval, j'arrive à Combourg; la chasse était déjà passée, mais au fourré, assez loin, j'entends la voix prolongée de « Sauterelle », j'étais sauvé; j'arrive à la route de Mauprevoir, qui va rejoindre celle de Charroux à Pressac, léger défaut sur la route, les chiens vont vers « chez Lochon », reviennent, traversent la forêt, passent à la Motte, à la maison du garde, et redébuchent vers Pressac et Availles-Limousine, c'était magnifique comme chasse en débucher, car partout ce coin est sauvage avec des étendues de landes énormes; je me rendis bien compte que le cerf, qui faisait sa chasse tout seul, devait être sur ses fins, mais de l'autre côté de Pressac, face à Availles, un défaut prolongé à un carrefour de route, les chiens las, et surtout la rencontre d'Hubert de Grandmaison, qui avait quêté depuis le matin des voies de loups avec son

Equipage, arrêterent la poursuite; j'expliquai à mon ami mon débucher, nous travaillâmes de concert encore quelques instants, mais j'étais loin de chez moi : une vingtaine de kilomètres. Il me décida en rentrant à allonger encore ma route, en m'arrêtant chez lui pour déjeuner à Mauprevoir; évidemment j'avais une faim de dogue, parti à 7 heures du matin il était 2 heures du tantôt en arrivant à Mauprevoir. Il n'y avait pas grand approvisionnement à Mauprevoir, quand on ne comptait pas sur un hôte, mais sans s'émouvoir, pour éviter tout émoi à sa femme, de Grandmaison, lui dit : « Ne t'épouvante pas, je t'amène un veneur qui a grand faim, mais je l'ai prévenu du menu, premier plat : deux œufs à la coque, deuxième plat : deux œufs pochés, troisième plat : omelette de deux œufs et fromage. » En effet les œufs furent engloutis avec délice, le tout bien arrosé d'un petit vin, avec des conversations de chasses, chiens, loups, comme intermèdes. Puis je repris mon cheval et mes chiens très raides au départ, et je retraisai, il me restait dix-huit kilomètres à faire pour rentrer. On fut ahuri quand j'arrivai de m'entendre raconter mon débucher et ma chasse avec trois chiens. Mais cette affaire n'était pas terminée!...

J'avais à peine pu prendre un sommeil réparateur, que le lendemain au point du jour, je fus réveillé, on venait me dire que mon cerf avait été vu par des ouvriers qui me connaissaient et qui avaient entendu la chasse de l'autre côté de Pressac, il avait été pris près d'Availles, un quart d'heure après le défaut sur la route, le daguet allait prendre l'eau à la rivière « la Vienne », mais épuisé, il n'avait pu atteindre la rive, et avait été ramassé vivant et amené dans un toit, où il était à ma disposition. J'étais suffoqué, ébloui, aussi malgré l'heure matinale, je fais atteler le break de ma jeunesse, et je vais à Availles. Mais une idée saugrenue m'était venue, je voulais le ramener vivant, j'avais à Gençay une grande cour grillagée, je voulais l'y mettre, car j'avais déjà une jeune biche. Mais en arrivant pour le prendre, le daguet s'était refait dans la nuit, et était inabordable. J'y tenais et le propriétaire du toit y ayant consenti, on enleva une portion de la toiture, et avec des câbles, on le prit au lasso, ce fut long,

mais il y avait des curieux; puis on lui ficela les quatre pattes, et avec mille difficultés on le hissa dans le break.

Naturellement, il fallut arroser cela, on s'arrêta au grand hôtel d'Availles, et on vida quelques bouteilles de pseudo-champagne; cela n'était pas la partie qui m'intéressait, il s'en faut; mais les gens qui avaient aidé auraient été mécontents sans cela. Pendant que les bouchons sautaient, le daguet, dans un dernier effort pour se libérer, avait, lui, fait sauter l'entrave des pieds de derrière, et de ses jarrets puissants fait éclater, des deux côtés, les panneaux du break, et, en voulant se relever, s'était étranglé; quelle catastrophe! Tant de peines prises, pour arriver à pareil résultat! J'étais navré, d'autant qu'une fois pris, j'ai toujours regretté de ne pas donner la vie aux animaux qui fournissent de si beaux moments en suivant les chiens à leurs trousses. Ces détails ne sont du reste que chose accessoire, pour moi il restait le beau débucher de la veille avec trois chiens, et le regret d'avoir, pour un quart d'heure, été privé d'un hallali devant les chiens. Néanmoins, c'est un souvenir, et la superbe tête avec ses très longues dagues orne maintenant ma salle à manger.

CHAPITRE III

Etant arrivé à avoir un bon lot de chiens, tous Poitevins de haute lignée et prenant à peu près tous animaux attaqués par bon temps, en songeant aux beaux récits de chasses de loups entendus dans mon enfance, je me disais : « Je n'arriverai donc jamais à avoir la chance un jour de tomber dans mes quêtes, sur un de ces fauves. » J'y pensais d'autant plus que mes amis, le Docteur Maisonnay qui chassait à cette époque avec Hubert de Grandmaison, entre l'Isle-Jourdain et Mauprevoir, en trouvaient quelquefois, et j'avais pu suivre quelques-unes de leurs chasses avec leurs bons chiens, entre autres : Malborough et Tourbillon. Un jour, à force d'insister, Maisonnay m'avait cédé son chien Brimbaleau, qu'il aimait moins que les autres, je ne sais pourquoi, mais je l'avais observé spécialement et l'avais jugé comme très friand de la voie du loup ; aussi je l'emmenai dans mon chenil avec enthousiasme, d'autant plus qu'il était vaguement question dans la campagne de ma région, de déprédations sérieuses ne pouvant être imputées à un renard, sans toutefois avoir des certitudes sur la présence de loups. Néanmoins mon esprit était alerté dans cette éventualité.

C'était la « belle époque », après 1900, où dans tout mon canton je pouvais faire des quêtes de tous côtés, sans avoir d'ennui avec les propriétaires, cela non seulement dans les proches environs, mais très loin dans tous les arrondissements voisins. En plus j'avais des relations très amicales avec tous les Equipages des alentours, qui chassaient à courre chevreuils et cerfs dans les grands massifs boisés ; je suivais très assidûment leurs laisser-courre. Cette sécurité me permettait, à chaque sortie, de changer de direction pour mes quêtes, car évidemment, si je chassais

tout animal courable indifféremment, depuis que je connaissais les rumeurs de la campagne, qui indiquaient certains carnages particuliers que l'on imputait aux loups, j'avais l'idée qu'un jour viendrait où j'aurais la surprise d'avoir la connaissance du passage du grand maraudeur.

Cette pensée prenait surtout consistance depuis que j'avais le chien Brimbaleau qui avait pris souvent des voies et lancé cet animal. Mais, contre mon attente et mon désir, les semaines passaient sans m'apporter de grands espoirs. Ne pouvant faire mieux, je patientais, continuant avec ténacité à prospecter un peu dans tous les bois environnants. J'avais eu, pour m'épargner de grandes impatiences, quelques jolies chasses sur des chevreuils, et pris un très beau dix-cors avec des bois superbes, qui avait été forcé après un très beau débucher, et un petit incident, car cet animal lancé dans les bois de mon ami le Docteur Pineau, était venu après deux heures de chasse, passer dans des bois récemment achetés par un nouveau riche et, en traversant les dits bois, le garde était venu à moi pour m'intimer l'ordre d'arrêter les chiens, mais la chasse battait son plein, avec un récri formidable, je regardai le garde et en fait de réponse, je lui sonnai un bien aller à pleine trompe en criant : « Ecoute! Ecoute! » il restait ébahi, les bras ballants, mais le lendemain j'avais un beau procès. Cependant j'expliquai flegmatiquement que jamais un veneur, digne de ce nom, ne pouvait arrêter ses chiens, sur un animal ayant de la chasse : « Songez donc, dis-je, quelle mauvaise leçon pour les chiens, les arrêter sur leur animal, quelle abominable chose! » Finalement cela s'est terminé amiablement.

CHAPITRE IV

La saison 1904-1905 s'était terminée, du moins officiellement, fin mars, mais pratiquement, comme je prenais pas mal de renards et que j'étais Lieutenant de Louveterie, je continuais à chasser toute l'année. Or le 4 mai 1905, on m'avait signalé que pas mal d'oies avaient été tuées dans les fermes de Bois-Brousseau et Brousse-Bonneau, commune de Vernon, on attribuait ces destructions à des renards, assez nombreux dans les environs. Alors je décidai d'aller ce jour-là quêter dans un bois non éloigné de ces fermes, et qui était réputé comme bois d'animaux « de passage ». C'était un jour de chasse, qui semblait devoir être comme toutes mes sorties, plein d'imprévus, on n'était jamais certain de ce que les chiens feraient bondir devant eux. Il faisait un temps radieux, comme cette époque printanière nous en réserve si souvent, la température n'était pas trop chaude, on pouvait espérer une journée agréable. Nous partions donc avec un maximum d'espérance. Les chevaux vigoureux scandaient leur marche, et derrière, bien créancés, sages, suivaient les chiens, le nez dans le jarret des chevaux. Nous allions à l'aventure, avec ces minces données de carnages, et nous comptions quêter dans les bois de la Bigotte, bois dépendant de la propriété de la Braudière et situés à 1 ou 2 kilomètres de la commune de Vernon, entre la route de Saint-Maurice à Vernon et celle de Courcelle à Chire-les-Bois. Ces bois, bien que de peu d'étendue, ont toujours passé pour des enceintes préférées par tous animaux, parce que situés entre les bois de la Loge et la forêt de Verrière.

Cette particularité donnait toujours de l'attrait, car c'était l'inconnu comme attaque. Nous parcourons les 8 kilomètres qui nous séparaient du rendez-vous, assez

rapidement; en traversant les bois des Rouzelières qui se trouvent sur notre chemin, nous veillons aux chiens qui suivent non couplés, car ces bois sont aussi assez vifs.

En arrivant à la Bigotte, les chiens autorisés à quêter se précipitent dans les fourrés, les uns longeant les coulées le nez au vent, les autres brossant dans les enceintes hérissées de ronces, d'épines et d'ajoncs, formant un inextricable fourré. Nous suivions pas à pas, appuyant de la voix et de quelques tons de trompe. Tout le monde travaille, chacun à sa façon. Une première enceinte est faite et ne révèle rien. Peu à peu les chiens manifestent du fouet, indiquant la connaissance d'une voie qui semble haute, ou ne pas trop leur convenir. Ils l'abandonnent. Mais perçant dans le taillis particulièrement épais à cet endroit, le chien « Brimbaleau », un vétérinaire qui a fait ses preuves, se récrie avec autorité. Timidement quelques chiens rallient, dont « Gençay », « Noctambule », « Chambertin », qui eux-mêmes commencent à crier, les autres suivent à la « muette ». Mais une très jolie Poitevine, « Quarantaine », très chasseuse pourtant, revient aux chevaux, les poils légèrement hérissés; sur le moment nous n'y prêtons pas attention.

Au bout de peu de temps, un nouveau récri plus puissant annonce le lancé, et c'est, après un rapide aboi, la traversée des fourrés, et le débucher entre Vernon et Chire. Dès le lancé, je m'étais très vite porté en lisière de la plaine, pour le débucher habituel. J'étais placé là en attente lorsque je vois sortir du bois deux énormes loups, qui après un arrêt d'une seconde, en bordure, pour scruter l'horizon se décident à franchir à vive allure les champs qui mènent aux petits boqueteaux de la Garenne de Chireles-Bois. J'étais resté sidéré, n'en croyant pas mes yeux; enfin! j'avais réussi à trouver et à voir mes premiers loups devant mes chiens. Ma joie voisinait l'ivresse, j'étais au Paradis...

Les chiens presque aussitôt sortent et dans cette large plaine bien découverte, s'embarquent en criant comme des damnés, même les plus intimidés d'abord par cette voie nouvelle s'enhardissent et tous partent à plein train et à beau bruit sur le parcours que les loups ont suivi.

A partir de ce moment-là, il n'y a plus eu d'hésitation, ce fut la course acharnée avec toute la fougue de chiens habitués à prendre leur animal. La chasse se dirige vers le bourg de Vernon, l'autre va vers les bois de la Ronde à M. Orillard. Les chiens qui s'étaient divisés se rallient finalement sur le deuxième loup allant à la Ronde. Il s'y fait battre un moment, traverse ensuite les bois et défrichés de M. de Barbedette, rentre en forêt de Verrières, passe les grands fourrés du « Pas de Chire » et le carrefour du « Grand Feu », s'en va vers Bonnegre, La Chapellière, contourne la forêt par le Gué du Minerou, les « Bâtiments », retourne vers Bonnegre, retraverse à nouveau toute la forêt dans les fourrés les plus épais, se dirigeant encore vers les bois de la Ronde, saute la route du Fossé Rouge, gagne les bois de M. des Fossettes. Pendant ce long parcours à travers fourrés et gaulis, les chiens, comme s'ils avaient toujours chassé le loup, menaient à très grand train avec une musique endiablée, sans un défaut, sans un balancé; j'étais ahuri, mais littéralement fou de joie.

A ce moment, j'arrive sur la route de Vernon à Dienne, à l'endroit dit « Fossé Rouge », j'entends la chasse qui revient des bois de M. des Fossettes, semblant venir grand train vers moi. En effet presque aussitôt, à 60 mètres de moi, le loup saute sur la route pour regagner les bois de la Ronde, j'avais derrière mon cheval mon fidèle fox « Sidi », qui aperçoit en même temps que moi le loup, et qui sans hésiter se précipite à la suite du fauve. J'ai conservé nettement cette vision du loup sautant sur la route, sans avoir soupçonné ma présence, s'arrêtant surpris un quart de seconde au milieu de la chaussée, se présentant de trois quarts à mes regards, le corps légèrement incliné sur les jarrets, la tête demi-tournée, avec son énorme collier de fourrure, les oreilles pointées à l'écoute, il était dans une pose sculpturale; vision d'une minute, mais vision inoubliable; puis il disparut comme un fantôme.

Les chiens de meute arrivent presque en même temps. J'avais eu le temps de régaler le loup à son passage de la fanfare du loup et de la vue. Je le croyais loin, mais quel fut mon étonnement, lorsque je le revois sauter à nouveau la route à 25 mètres devant nos chevaux, il avait été

effrayé par tout un troupeau de bœufs qui pacageaient, et les chiens à 50 mètres derrière, lui soufflaient aux poils.

L'animal bouseulé, pique en droite ligne, traverse dans toute sa longueur la succession de bois ininterrompus qui s'étendent du Gassouillis à la commune de Saint-Laurent-de-Jourdes. Le train est tellement rapide que malgré notre volonté et la vitesse des chevaux, nous perdons la chasse vers Bonnegre. Nous apprenons par renseignements que la chasse revient par le Minerou de Chire à Pied-Buzin.

Nous voyons des bûcherons qui nous disent que le loup vient de passer au milieu des chiens. Nous redoublons de vitesse, ou tout au moins d'ardeur; et une demi-heure après nous trouvons à nouveau les chiens pour la troisième fois dans les bois de la Ronde, revenant tous. Avaient-ils abordé le loup, et mal reçus, l'avaient-ils abandonné, ou, l'avaient-ils perdu après un défaut difficile étant las? Il est impossible de le dire. Mais malgré nos encouragements pour les remettre à la voie, il fut impossible de la retrouver. Pourtant nous avons fait tout ce que la sagesse du raisonnement recommande de faire en pareille circonstance. Force fut donc de retraiter, mais nous avions la satisfaction d'avoir vu le magnifique travail des chiens sur cet animal nouveau pour eux, et qu'ils avaient chassé avec enthousiasme sur un long et beau parcours.

Cela était prometteur pour l'avenir. Pourtant, l'odeur du loup répugne à beaucoup de chiens d'équipage, c'est ainsi que la très belle chienne « Quarantaine » qui était revenue à l'attaque derrière les chevaux, le poil hérissé, n'a jamais voulu le chasser. Plusieurs fois, après cette première rencontre avec un loup, j'en ai attaqué ensuite assez souvent, et à toutes les fois, dès qu'elle avait connaissance de l'odeur de cet animal, elle revenait aussitôt apeurée, les poils du dos complètement hérissés, se mettre à l'abri derrière les chevaux, comme si elle nous demandait une protection. C'est ainsi que dès que les chiens prenaient une voie, si on la voyait revenir, on était fixé, c'était un loup qui était passé par là. Aussi malgré sa beauté, ne voulant pas de rouage inutile, je me décidai à la céder à mon ami Pierre des Vaux, qui chassait des chevreuils à cette époque et chez lui elle fit merveille. J'ai eu par la

suite plusieurs chiens refusant cette voie et que je n'ai pu garder pour cette raison.

Désormais, sachant que je pouvais compter sur mes chiens qui s'avéraient comme ayant non seulement de réelles dispositions, mais vraiment un goût passionné pour cette voie, je mis en eux toute ma confiance, les confirmant avec tact, douceur et patience pour bien les créancer. Car, à n'en pas douter, il y avait, venant de je ne sais où, pas mal de loups qui sillonnaient le pays, tantôt là, tantôt ailleurs; bien sûr ils n'étaient pas cantonnés, ils voyageaient sur de grands parcours, mais c'était un plaisir énorme de ramasser des voies, de les rapprocher, quelquefois une journée même sans pouvoir les lancer. C'était là de la vraie vénerie, et quel entraînement pour les chiens, qui étudiaient et s'appliquaient sur ces voies fuyantes! Il se peut aussi qu'avant d'avoir attaqué leur premier animal, avec le vieux moniteur « Brimbaleau », ils soient passés sur les traces sans jamais les accuser, ne sachant pas où cela les mènerait.

Nettement les loups réapparaissaient dans les arrondissements de Civray et de Montmorillon, en nombre suffisant pour pouvoir en trouver dans les quêtes presque à toutes les sorties. On sait que lorsqu'un chien de bonne origine a goûté à cette voie, il la préfère à toutes, cela peut paraître étrange, mais l'expérience l'a démontré, et cet amour a donné lieu à cette si jolie expression, qu'alors les chiens le chassent « d'amitié ». Il y a aussi à mon avis des raisons qui peuvent motiver ce goût, c'est d'abord l'hérédité, tous les chiens du Haut-Poitou étaient des chiens de loups hors-pairs, parce que très braves, et il faut l'être, car les poltrons la refusent. Les Poitevins étaient courageux, hardis, et étant en plus très chasseurs, ils n'hésitaient pas à poursuivre n'importe quel animal sur lequel ils étaient mis. En dehors de l'atavisme chez certaines races, il y a d'autres raisons, c'est que l'animal s'en va droit devant lui, dédaignant les ruses, se fiant à ses jarrets et à son endurance; puis il se tient toujours non loin des chiens, il règle le train. Ne s'affolant pas, il se maintient à petite distance, sans se dépenser à des vitesses hors de ses moyens. Donc les chiens qui ont bien adopté cette voie,

la suivent d'autant mieux qu'elle est droite et fumante puisque l'animal ne veut pas, généralement, prendre d'avance, pour ménager ses forces. Ce sont ces motifs qui expliquent pourquoi les chiens aiment beaucoup le chasser. Mais c'est un courre difficile car la voie est légère, et comme en plus il est presque toujours sur pied pour assurer sa subsistance ou obéir à son humeur vagabonde, il est toujours très entraîné, et doué d'un tempérament de fer, il est de ce fait presque imprenable, quand il est adulte; sauf des exceptions qui l'handicapent, comme lorsqu'il a trop fait carnage et qu'alors il est gêné dans sa marche par une digestion difficile, ou par son âge avancé, ou par un accident qui entrave son allure.

Toutes ces raisons font que, lorsque l'on est parvenu à avoir formé une bonne équipe de chiens bien confirmés dans cette voie, on peut espérer de beaux jours, sinon de beaux succès sur de vieux loups, mais de très beaux rapprochers et de belles chasses avec des débuchers homériques.

(A suivre.)